

Introduction

Depuis la cession définitive du Canada à l'Angleterre, en 1763, deux catégories de patriotes sont nées : les irréductibles, à la façon de l'apineau et de Mercier, et les patriotes pratiques, les néo-canadiens qui sont réconciliés avec la domination étrangère.

Ceux-ci, oubliant leur candeur juvénile qui les avaient jetés, les armes à la main, contre l'Anglais persécuteur et pillard, ou qui leur avait inspiré leurs plus beaux vers et leurs meilleurs mouvements d'éloquence, acceptent des titres de la monarchie anglaise, font des vœux pour finir leurs jours à la cour de Saint-James ou à Westminster. Les moins heureux, mais non les moins ambitieux dans cette catégorie, croient plus fort que tous les autres qu'ils sont et demeureront britanniques dévoués corps et âme à l'empire britannique, c'est-à-dire au gouvernement anglais.

Pour eux, c'est, outre une politique avisée, un devoir de conscience.

Pour ceux-là, aussi, la conquête anglaise est achevée ; ils sont anglais de préférence, de goût, par raison. S'ils continuent de se dire Canadiens-français, c'est par esprit d'imitation ; et encore, plusieurs d'entre eux ont-ils pris l'habitude de réclamer contre le « com composé ». Pourquoi canadien-français, disent-ils ? Soyons donc simplement Canadiens comme les Anglais, les Irlandais et les Écossais !

Répandus dans la société anglaise, dont, souvent, ils tirent la majeure partie de leur subsistance ou de leurs bénéfices, ils en ont acquis l'esprit, les méthodes, les idées politiques et philosophiques, les manières, l'allure et jusqu'à l'accent du langage. C'est de ceux-là et de lui-même que Cortier pouvait dire avec raison : « Nous sommes des Anglais parlant le français. »

Est-ce que je les blâme ?
Pas le moins du monde. Chacun n'est-il pas libre de changer d'allégeance ?

Est-ce qu'il n'y a pas eu des maréchaux de France qui se sont appelés Berwick, McDonald, Clarke et McMahon ?

Est-ce que j'ai le droit de reprocher à quelqu'un de disposer comme il l'en-

tend du bien même le plus précieux qu'il possède : sa nationalité ?

Non, ce n'est pas contre l'usage d'un droit, à je trouve à redire, c'est contre l'impasture.

Je le regrette : je n'ai pas une parole de malédiction à l'adresse de ces Canadiens à la mode anglaise pour l'option qu'ils ont faite en un jour d'émoussement ou pour leur évolution lente.

Par exemple, ce que les patriotes canadiens, disciples de l'apineau, entendent exiger des britishistes, c'est qu'ils se disent franchement partout ce qu'ils sont, devant le peuple comme devant la Masse. Ce contre quoi j'ai insurge avec ceux de ma génération, c'est le recours à l'équivoque grâce à laquelle les milans du néo-canadianisme tire les marrons à Toronto et à Montréal, courtisans à l'étranger, affronteurs chez eux.

L'autre catégorie de patriotes canadiens est celle que j'ai appelée au début la catégorie des irréductibles et des incorruptibles. Ces derniers reconnaissent l'apineau pour maître et modèle, l'apineau qui,

...des lyrins déconcertant l'audace, Quarante ans proclama les droits de

l'apineau qui resta, après la révolution politique de 1840, le l'apineau de 1837, que ses anciens lieutenants devenus chevaliers et baronnets ne reconnaissent plus, parce qu'eux-mêmes avaient fait peu neuve — anciens insurgés disparaissant sous les oripeaux britanniques qui furent la récompense de leur conversation au britishisme dont l'influence néfaste s'est propagée jusqu'à nos jours.

Ces patriotes-là, Dieu merci, ils sont aussi nombreux que les fils du peuple. Unis et résolus, ils seront forts comme le peuple lui-même. Ce sont eux qui mettront le bâton dans les roues de l'impérialisme, et le char qu'elles supportent s'abîmera dans les fondrières avec ses occupants.

L'idéal de ces Canadiens, ce n'est ni la Fédération, ni l'annexion, c'est l'indépendance avec la République.

Leurs couleurs sont les couleurs qui ont flotté au-dessus des têtes de Cardinal, de Chénier, de Lorimier et de Hindolan avant de leur servir de

linceul.

Leurs principes sont les principes d'émancipation de vraie liberté, de vraie égalité et de vraie fraternité pour tous les enfants du peuple souffrant dans ses misères imméritées.

Mais ce n'est pas avec les vieux partis et avec leurs esclaves qu'on atteindra jamais le but en vue. Aussi, voyez-les désertés de la jeunesse intelligente réunie par une double pensée : relever la classe des travailleurs de sa situation précaire et régénérer, en l'arrachant à la sujétion anglaise, la nation franco-canadienne.

C'est l'œuvre d'un parti naissant, que M. Tardivel appellerait peut-être le Centre, mais qui dores et déjà est le parti jeune-canadien ouvert à tous les vieux routiers, à tous les solides patriotes qui ont du sang dans les veines et la fierté de leur race. J'en suis. Et je désire y consacrer tout ce que j'ai de faibles forces ; tout ce que je possède de volonté dans l'âme et de patriotisme au cœur.

Dès ce jour, avec quelques amis qui ont fourni leurs preuves de patriotisme désintéressé, nous allons nous mettre en campagne pour réunir les fonds nécessaires à la création d'un grand organe quotidien canadien-français à Montréal, qui ne sera ni "J'en suis", ni "le bleu", ni "le rouge" contre les "bleus", ni bleu contre les rouges, mais simplement et complètement canadien-français.

Au fonds patriotique anglo-africain il faut répondre par le fonds patriotique franco-canadien ; et il doit y avoir assez de braves gens parmi nous des deux côtés de la frontière, et assez d'amis du Canada en France, pour nous permettre de compter sur une suffisante récolte de dollars afin d'assurer les bases d'un grand journal qui sera le point de repère de tous les Canadiens qui croient en l'avenir et qui veulent le préparer.

Il faut être capable d'entrer en ligne lorsqu'éclatera la bataille qui s'apprête. Déjà un avant-garde hardie tâte et surveille le terrain avec les "Débats". Elle fait une œuvre précieuse qui ne sera pas perdue.

WELFRID GASCON.
Ottawa, mars, 1900.

La Question Boer

Le 12 janvier, M. Louis Fréchette, interviewé sur le sujet, exprime carrément son opinion :

— Que pensez-vous de la position prise par M. L. O. David, en ce qui regarde notre rôle actuel vis-à-vis de l'Angleterre, en guerre avec le Transvaal ?

— Je pense qu'en cela, comme tous les jours, M. David s'est inspiré de son patriotisme.

Partagez-vous ses opinions sur la question boer ?

— La question boer ! Mais dites-moi donc où elle est cette question boer ! Pour ma part, j'ai beau y regarder de près, je n'en vois pas. Deux peuples sont aux prises, un puissant et un faible. Le faible inspire des sympathies, c'est assez naturel. Mais si ces sympathies sont absolument impuissantes, et ne peuvent que faire du tort à ceux qui les professent, est-ce se montrer

intelligent que d'en faire parade ?

On parle des droits imprescriptibles de la justice. C'est très beau ; mais au moins faut-il être bien sûr de quel côté ils sont ces droits imprescriptibles de la justice. Du côté des Boers ? C'est possible, mais qu'en savons-nous ? Des présomptions, peut-être, et encore : Il faut avoir grande confiance en soi pour se proclamer plus savant là-dessus que la majorité des professeurs de Harvard, et que nombre de journaux autorisés de Paris, de Berlin et de New-York. (1)

M. Fréchette exagère l'importance du sentiment anglophile dans les métropoles de France, d'Allemagne et des États-Unis, réfléchi par les journaux de ce pays. C'est le petit, le très petit nombre des organes de publicité qui se vantent de prendre par

Mais les Boers seraient-ils persécutés, le bon droit serait-il universellement reconnu comme étant de leur côté, que cela n'en constituerait pas plus une question pour nous. Pour qu'il y eût question, il faudrait que nousussions droit ou tout au moins liberté d'option dans une alternative quelconque. Or, où est notre choix possible en face de la nécessité absolue de l'indivisible ? Regardons froidement les choses. Quand même nous monterions sur les toits pour crier : Sus aux Anglais, que nos députés remettraient tous leurs mandats, que nous jette-

ri pour les Anglais contre les Boers. A Paris, je ne connais guère que le "Siècle" de M. Yves Guyot. Et encore, ce dernier est-il dreyfusard... comme moi ! — ce qui n'est pas une recommandation aux yeux de M. Fréchette.